

resse naturelle et de leur indifférence pour la vérité. C'est cette partie du genre humain qu'un spirituel auteur appelle la gent moutonnière. Sans conviction personnelle, ils ne peuvent que suivre à l'aveugle l'opinion d'autrui. Quant au petit nombre doué de facultés corporelles et intellectuelles convenables, libres des soins matériels et sincèrement désireux de connaître le vrai, ils ne consacrent guères à sa recherche que le tiers de leurs vie. Durant l'enfance, l'âme est dans les langues plus encore que le corps. L'adolescence et la jeunesse se passent communément dans la frivôlité ou les plaisirs. Par une inaction de si longue durée, et plus encore par la domination qu'exerce la chair sur l'esprit, celui-ci perd beaucoup de sa perspicacité et de sa vigueur, il se laisse envahir par une multitude de préjugés et d'opinions fausses qu'on ne pourra chasser plus tard que moyennant une lutte opiniâtre et une perte considérable de temps. Invincibles obstacles à la découverte du vrai, les passions dont on se sera fait l'esclave devront être réprimées généreusement, totalement. Or une répression de cette sorte exige de longs efforts et une application continuellement soutenue. De là, nouvelle perte de temps, double emploi de l'attention et dissipation des forces intellectuelles qu'il faudrait faire converger toujours vers un même point successif. Voilà l'état des rares individus le plus à même de découvrir la vérité. Il ne paraît pas assurément qu'ils y doivent faire de grands progrès. Mais chose plus triste encore ! les découvertes qui ont lieu, pour réelles qu'elles soient, demeurent souvent incertaines même pour leurs auteurs. Il n'est point rare de voir marcher ceux-ci seulement à la clarté d'un tout petit rayon qui les abandonne de lui-même plus d'une fois, et que le vent de la contradiction, si ordinaire dans le champ des investigations humaines, étouffe fréquemment. Au reste, ces contradictions, ces oppositions incessantes sont un phénomène facile à expliquer. Entre plusieurs raisons qu'on en pourrait signaler, il suffira de dire quo les plus sages souvent nous donnent pour vérité ce qui n'est pas la vérité, et pour vérité pure ce qui est mélangé de beaucoup d'erreurs. C'est là un fait incontestable et même incontesté. Du moins tous les juges compétents en demeurent d'accord. Or il s'en suit que la somme des erreurs comme celle des vérités, plus encore que celle des vérités, ira grossissant tous les jours davantage, à mesure que grandira le genre humain. Quelle masse énorme, après plusieurs milliers d'années ! Où trouver le bras herculeen qui la pourra soulever ?

Supposez, ce qui est bien loin d'être réel, que toute vérité intéressante, importante pour l'homme, est découverte, quel fil la pourra démêler au milieu de tant d'erreurs qui l'entourent et l'obscurcissent ? Où trouver, dans cet affreux dédale, un fil conducteur pour diriger ses pas ? A diverses époques des maîtres fameux se sont flattés d'avoir fait enfin cette inestimable découverte ; mais l'illusion a duré peu-même chez les inventeurs prétendus.

Tout esprit investigator est placé dans l'alternative de choisir entre ces deux partis : il lui faudra construire par lui-même, avec ses propres matériaux, l'édifice de la connaissance humaine ; ou bien il devra accepter l'héritage des anciens à la charge par lui de faire, dans ce legs immense, un choix convenable.

L'une et l'autre tâche est au-dessus des forces individuelles d'un homme. La spéculation le démontre,

l'expérience le confirme et tous les sages en conviennent. Plusieurs n'obtiendraient pas des succès plus heureux. Ayant tout il leur faudrait s'entendre et tomber d'accord sur ce que l'on devrait admettre et rejeter. Or une pareille entente est impossible.

Par la condition de ses facultés intellectuelles et morales, par la nature du milieu où il a pris naissance, où il a vécu et grandi, chacun se trouve placé à un point de vue particulier, d'où il ne découvre qu'un certain ordre de réalités et sous de certains aspects. Trop souvent, néanmoins, il s'imagine avoir vu la réalité toute entière et sous tous ses rapports. De là la pente qui l'entraîne à révoquer en doute, et même à rejeter absolument ce qui n'est pas renfermé dans son propre horizon. C'est là un phénomène constamment et universellement reproduit dans l'ordre moral, et particulièrement dans le domaine de la philosophie. Depuis longtemps grand nombre d'esprits supérieurs travaillent à construire l'édifice de la science avec les matériaux amassés par leurs devanciers. Telle est surtout la prétention des éclectiques. Et même ces philosophes ont tant de confiance en leurs travaux, que naguère ils nous montraient, dans un avenir prochain, l'ère à jamais inquiète d'une paix universelle parmi tous les libres penseurs. Dans l'enthousiasme naïf de leur patriotisme, ils allaient jusqu'à nous faire espérer de voir signer à Paris ce traité de paix, (<sup>1</sup>) véritable miracle du premier ordre, aussi étonnant que le plus étonnant qui se lise dans la Bible. Ces utopies, qui ne diffèrent que par la forme des rêves de la première enfance, se sont évanouies en peu de jours, après avoir fait sourire la plupart des gens sensés. Pauvre éclectisme moderne dont la base est une absurdité choquante, c'est bien à toi en effet à nous promettre une paix générale, alors surtout que la guerre flotte dans ton sein !

Outre les causes de division précédemment décrites, le philosophe porte en lui-même un double ferment d'éternelle discorde, l'ignorance et l'orgueil plus grand chez lui que chez le commun des hommes. Laissons parler sur ce sujet un sage encore profondément réveré par un grand nombre :

" Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinais leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raiso. Triomphant quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer..... Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui dans le secret de

(1) Jouffroy.